

J.M.G. LE CLÉZIO

**CHANSON
BRETONNE**

SUIVI DE

L'ENFANT ET LA GUERRE

Deux contes

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE PROCÈS-VERBAL (Folio n° 353). Illustré par Baudoin (Futuropolis / Gallimard)
- LA FIÈVRE (L'Imaginaire n° 253)
- LE DÉLUGE (L'Imaginaire n° 309)
- L'EXTASE MATÉRIELLE (Folio essais n° 212)
- TERRA AMATA (L'Imaginaire n° 391)
- LA LIVRE DES FUITES (L'Imaginaire n° 225)
- LA GUERRE (L'Imaginaire n° 271)
- LES GÉANTS (L'Imaginaire n° 362)
- VOYAGES DE L'AUTRE CÔTÉ (L'Imaginaire n° 326)
- LES PROPHÉTIES DU CHILAM BALAM
- MONDO ET AUTRES HISTOIRES (Folio n° 1365, Folio Plus n° 18, Folioplus classiques n° 67, PEUPLE DU CIEL suivi de LES BERGERS, Folio 2€ n° 3792)
- L'INCONNU SUR LA TERRE (L'Imaginaire n° 394)
- DÉSERT (Folio n° 1670)
- TROIS VILLES SAINTES
- LA RONDE ET AUTRES FAITS DIVERS (Folio n° 2148 et Écoutez lire)
- RELATION DE MICHOCACÁN
- LE CHERCHEUR D'OR (Folio n° 2000)
- VOYAGE À RODRIGUES, *journal* (Folio n° 2949)
- LE RÊVE MEXICAIN OU LA PENSÉE INTERROMPUE (Folio essais n° 178)
- PRINTEMPS ET AUTRES SAISONS (Folio n° 2264)
- ONITSHA (Folio n° 2472)
- ÉTOILE ERRANTE (Folio n° 2592)
- PAWANA (La Bibliothèque Gallimard n° 112)
- LA QUARANTAINE (Folio n° 2974)
- POISSON D'OR (Folio n° 3192)

Suite des œuvres de J.M.G. Le Clézio en fin de volume

CHANSON BRETONNE

suivi de

L'ENFANT ET LA GUERRE

Deux contes

J.M.G. LE CLÉZIO

CHANSON BRETONNE

suivi de

L'ENFANT ET LA GUERRE

Deux contes

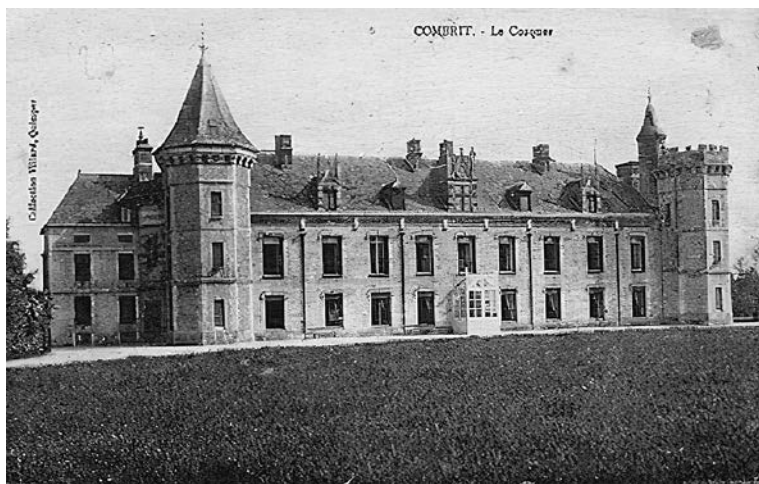
nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
cent exemplaires sur vélin rivoili
des papeteries Arjowiggins numérotés de 1 à 100.*

aux Simone

CHANSON BRETONNE



Collection Villiers, Quimper

COMBRIT. - Le Cosquer

Bien que je n'y sois pas né, et que je n'y aie jamais vécu plus de quelques mois chaque été, entre 48 et 54, c'est le pays qui m'a apporté le plus d'émotions et de souvenirs – l'Afrique, c'était une autre vie, et quand elle a pris fin en 48, puis lorsque mon père est revenu vivre en France dans les années 50, je l'ai oubliée, non pas rejetée, mais effacée, comme quelque chose d'impossible, d'irréel, de trop grand, peut-être de dangereux.

La Bretagne, c'était familier – familial. Puisque j'ai grandi avec l'idée que nous (ceux de notre nom, à mon père et à ma mère, ceux de notre origine) étions des Bretons et qu'aussi loin que nous puissions remonter nous étions reliés par ce fil invisible et solide à ce pays.

Je n'en ferai pas le récit chronologique. Les souvenirs sont ennuyeux, et les enfants ne connaissent pas la chronologie. Les jours pour eux s'ajoutent aux jours, non pas pour construire une histoire mais pour s'agrandir, occuper l'espace, se multiplier, se fracturer, résonner.

Sainte-Marine

Si je reviens au village de mon enfance, ce village d'été où je suis allé chaque année, sitôt l'école finie, Sainte-Marine, je ne reconnais aujourd'hui à peu près rien. La longue rue qui va de l'entrée vers la pointe de Combrit est toujours bien là où elle était, pas plus large ni rectiligne. Je vois la cale du port, les vieilles maisons, l'abri du marin, la chapelle mignonne. Tout est à la même place, mais quelque chose a changé. Bien sûr le temps est passé, sur moi et sur les maisons, le temps a usé et repeint, a modifié l'échelle, a modernisé le paysage. La route est goudronnée, et surtout bariolée de peinture blanche, ces signalisations qui tracent les places de stationnement, créent des chicanes, des pointillés, des stops. On a construit des ronds-points pour contrôler le flux des voitures, des portiques en bois pour interdire le passage des camping-cars, des panneaux pour régler le stationnement, des bornes et des arceaux pour l'interdire. Les cafés sont apparus, les crêperies avec terrasses et parasols, les magasins de cartes postales et de souvenirs. Tout cela brille d'un vernis de modernité

provinciale, une sorte d'imperméabilisant pour rendre le village étanche au temps, pour le protéger des atteintes contre le passé, un vernis au tampon sur un meuble d'antiquaire. Aujourd'hui on entre dans Sainte-Marine en voiture, mais on ne s'y arrête pas. L'été, le flot des visiteurs est si important qu'il faut continuer sa route, aller jusqu'au cap, peut-être le temps d'une photo, et revenir en arrière. On entre, puis on s'en va. C'est ici pourtant que j'ai vécu tous ces jours, chaque année, chaque été, que j'ai rempli ma tête d'images, que j'ai découvert mon enfance.

Difficile de connecter le village d'hier à ce qu'il est devenu. Bien sûr le monde a changé. Sainte-Marine n'est pas le seul endroit. Comment se fait-il qu'ici cela m'affecte davantage ? Quelle image ai-je gardée au cœur, comme un secret précieux, dont la caricature me trouble plus qu'aucune autre, me donne le sentiment d'un trésor volé ?

Sainte-Marine, c'était cette longue rue que nous abordions, ma famille et moi, chaque été, venant du sud de la France à bord de la Renault Monaquatre antédiluvienne de mes parents, pour trois mois de vacances idéales, de liberté, d'aventure, de dépaysement. Le cœur de Sainte-Marine, quand nous arrivions, c'était moins la chapelle que le bac, cet extraordinaire pont flottant de ferraille qui glissait en grinçant deux fois par heure le long de ses chaînes à travers l'estuaire de l'Odet. La construction du gigantesque (et probablement inutile) pont appelé pompeusement pont de Cornouaille, en amont de l'estuaire, a été la cause et l'évidence du changement. Au

temps du bac, on ne traversait pas volontiers. C'était lent, bruyant, cela sentait le cambouis et tachait les chaussures. Et pour quoi faire ? Pour aller de l'autre côté de la rivière, à Bénodet, où il n'y avait rien. Où tout le monde se massait en été sur les plages, sur les terrasses de café, dans les campings. De l'autre côté, la modernité était déjà arrivée, et c'était suffisant de l'imaginer de ce côté de la rive, et si on y tenait vraiment, de monter sur le bac avec les camionnettes et les vélos. Ça ne coûtait rien, ça ne rapportait pas grand-chose. Dans mon souvenir, une petite pièce – cent sous aurait dit ma grand-mère. Ou peut-être moins. Ou peut-être rien, pour des gosses de dix ans qui sautaient sur le pont au moment où le bac démarrait. La traversée durait dix minutes, mais les jours de forte marée, ou quand le vent soufflait, le bac tirait sur sa chaîne et dérivait en grinçant dans l'estuaire, secoué par le clapot de la mer et les remous du fleuve. De l'autre côté, c'était un autre monde : Bénodet, en ce temps-là, c'était la ville, le rendez-vous des vacanciers, des campeurs. Passer de Sainte-Marine à Bénodet, c'était franchir une frontière qui séparait la Bretagne oubliée, traditionnelle, un peu arriérée, du pays moderne, avec ses routes, ses hôtels, ses cafés, ses cinémas, et surtout ses plages couvertes de parasols, débordantes de baigneurs. Je ne sais pas si ces choses-là sont importantes pour les enfants. Je ne me souviens pas d'avoir été très intéressé par la modernité, par le bruit et la foule. Mais elles ont dû l'être pour les adultes puisqu'ils ont décidé un jour que le vieux bac rouillé et le long détour par les quais de Quimper ne suffisaient plus et qu'il fallait construire un pont pour laisser passer les voitures et les touristes.

Le pont de Cornouaille est magnifique. Je ne l'ai pas vu se construire – à cette époque nous avions déjà cessé d'aller en Bretagne. Le trajet depuis Nice était trop long pour la vieille voiture et mon père avait sans doute envie de voir autre chose. Et nous-mêmes nous avions grandi, mon frère et moi, nous préférions les mois d'été dans la touffeur de Nice, ou bien aller dans le sud de l'Angleterre, à Hastings, à Brighton, pour découvrir les *milk bars* et les filles.

Des années plus tard, je suis revenu, et j'ai emprunté le pont. Pour le réaliser on a tracé un réseau de routes à trois ou quatre voies, des ronds-points, des bretelles. Le pont à cette époque était payant dans un sens, gratuit dans l'autre (ce qui était notoirement contraire à tous les usages en Bretagne). Autrement dit, c'était une entreprise. Les banques avaient dû s'en mêler. Sur le pont, on survole l'embouchure de l'Odet, à la hauteur d'un vol de goéland. J'ai été étonné de voir à quel point la hauteur de cette construction avait rapetissé le paysage.

L'Odet, quand nous y voguions en plate en traînant une ligne, paraissait grand comme l'Amazone, avec le mystère des rives brumeuses, les tourbillons dans l'eau noire, et l'ouverture sur la haute mer, vers les Glénan. C'est devenu, à l'ombre du pont, un bras d'eau tranquille, provincial, étriqué, moucheté de petits bateaux blancs attachés à des corps morts. En quelques années, l'estuaire sauvage s'est transformé en parking à plaisanciers, une sorte d'esplanade d'eau verte encadrée de maisons et d'arbres, une ria. J'ai essayé d'imaginer

J.M.G. LE CLÉZIO

Chanson bretonne

suivi de

L'enfant et la guerre

« Pour rien au monde nous n'aurions manqué cette fête de l'été. Parfois les orages d'août y mettaient fin vers le soir. Les champs alentour avaient été fauchés et la chaleur de la paille nous enivrait, nous transportait. Nous courions avec les gosses dans les chaumes piquants, pour faire lever des nuages de moustiques. Les 2 CV des bonnes sœurs roulaient à travers champs. Les groupes d'hommes se réunissaient pour regarder les concours de lutte bretonne, ou les jeux de palets. Il y avait de la musique de fanfare sans haut-parleurs, que perçaient les sons aigres des binious et des bombardes. »

À travers ces « chansons », J.M.G. Le Clézio propose un voyage dans la Bretagne de son enfance, qui se prolonge jusque dans l'arrière-pays niçois. Sans aucune nostalgie, il rend compte de la magie ancienne dont il fut le témoin, en dépit des fracas de la guerre toute proche, par les mots empruntés à la langue bretonne et les motifs d'une nature magnifique. Le texte est bercé par une douceur pastorale qui fait vibrer les images des moissons en été, la chaleur des fêtes au petit village de Sainte-Marine ou la beauté d'un champ de blé face à l'océan.



Chanson bretonne
suivi de
L'enfant et la guerre
J.M.G. Le Clézio

Cette édition électronique du livre
Chanson bretonne suivi de *L'enfant et la guerre* de J.M.G. Le Clézio
a été réalisée le 14 février 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072894992 - Numéro d'édition : 366264).

Code Sodis : U32484 - ISBN : 9782072895029.

Numéro d'édition : 366267.